

# ASSOCIATION NATURISTE PHOCÉENNE

## Bulletin Culturel N°18



Depuis une dizaine d'années, Marseille est devenue une ville attractive et touristique. Ce n'était pas un pari facile mais par une communication efficace, la cité phocéenne est indéniablement devenue un lieu prisé. Il y a certes encore de nombreux points sur lesquels les autorités doivent travailler, notamment au niveau de la propreté et la durée jugée trop courte des touristes mais Marseille a acquis ses lettres de noblesse parmi les destinations recherchées.

Changeons un peu des thèmes abordés par nos bulletins culturels et replongeons-nous un instant dans un ancien récit sur Marseille et ses atouts. Le texte a le charme de l'ancienne écriture des années 40 et l'exubérance d'un vieux Pagnol. Une description de Marseille à peine exagérée. Résumons en une phrase : Venise fait pâle figure face à la beauté de notre ville, tout simplement.

## La gloire de Marseille - Radieuse cité du soleil et de la mer

Camille FERDY

Revue Municipale N°24

Mars 1944

A l'un de ses amis déplorant que Marseille, où l'antiquité n'a pour ainsi dire laissé aucun vestige, fût si pauvre en monuments, le Marseillais Méry répondit un jour avec orgueil de posséder deux superbes monuments : la Mer et le Soleil.

A défaut d'autres monuments qui pourtant ne manquent point tout à fait, - et notre moderne Palais Longchamps aux lignes si purement harmonieuses en est une preuve éclatante, - la mer et le soleil, monuments incomparables et indestructibles, suffiraient en effet à établir de la plus sûre façon la gloire de Marseille. La prestigieuse et radieuse cité bénie des dieux et chantée par les poètes se doit à elle-même de rendre dans un profond sentiment d'affection et de gratitude un culte fervent à Amphitrite et à Phébus, car rien n'égale la splendeur de sa mer étincelante sous les rayons d'or que lui prodigue son merveilleux soleil.







Quoi de plus magnifique que notre Vieux-Port superbement ensoleillé au cœur ardent de la grande ville en fièvre de labeur ? Pour Marseille, ce Vieux-Port auquel la prochaine démolition du pont-à-transbordeur va restituer sa physionomie ancienne, est l'un des joyaux les plus précieux de son trésor de beauté. C'est un chef d'œuvre d'art naturel, bien que les progrès modernes de la



navigation maritime lui ait fatalement enlevé depuis plusieurs années déjà une partie de son pittoresque d'autrefois. De Lamartine et Théophile Gautier à Jean Lorrain et Louis Bertrand, innombrables furent les écrivains qui le célébrèrent à l'envi en des pages restées inoubliables.

D'une part les nouveaux ports qui de plus en plus s'étendent de la Joliette à l'Estaque et d'autres part l'aristocratique Corniche qui se prolonge en élégantes courbes jusqu'à la Madrague de Montredon, constituent de remarquables éléments de beauté pour notre capitale maritime ensoleillée, élément de beauté qui ont certes leur place et qui auront à jouer leur rôle dans tous les plans d'urbanismes conçus et dressés en vue d'une nécessaire rénovation de Marseille.

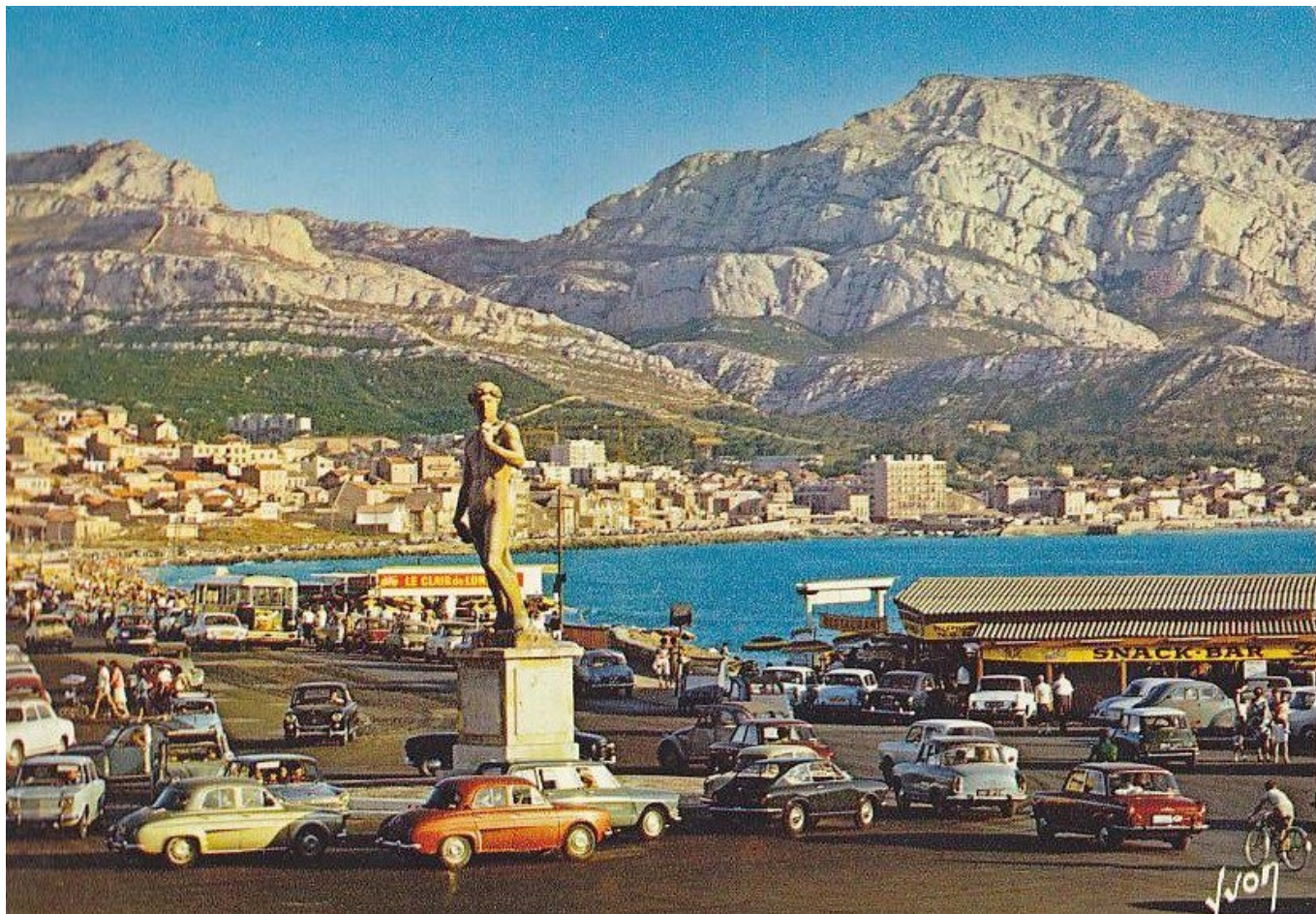


Grillonroger

www.delcampe.net

L'esthétique de l'eau présente en effet une importance primordiale lorsque l'on se préoccupe de donner une solution heureuse aux grands problèmes de l'esthétique des villes qui ont malheureusement été trop longtemps négligés dans notre pays, mais qui aujourd'hui enfin appellent impérieusement et doivent sérieusement tenir l'attention des pouvoirs publics et en particulier celle des municipalités.





Comme l'a écrit Emile Magne dans son ouvrage consacré dès 1908 à cette question « l'eau apporte aux villes un élément de vie et conséquemment de beauté », l'eau des fleuves et des rivières, mais aussi et plus encore celle de la mer et de l'océan, qui est « l'eau libre par excellence », surtout à Marseille ajouterai-je. Car s'il y a des eaux vivantes et frémissantes, comme celles dont on a ici le spectacle constamment animé et varié sous les yeux, il y a d'ailleurs des eaux presque inertes et pour ainsi des eaux mortes, notamment celles de Venise et de Bruges, qui ont inspiré à l'esthéticien de l'urbanisme ces lignes désenchantées :

« Mais il est des vils moribondes que vraiment l'eau tenterait de revivifier. Elle les pare au seuil de la tombe. Elle est leur molle ensevelisseuse. Venise toute rose sur la lagune ressemble à quelque opulente fille harassée d'amour et sommeillant ; Bruges toute grise, parcourue par des canaux froids, ressemble à quelque sainte en prière. L'une meurt de trop de volupté et l'autre de trop d'ascétisme. Le soleil fait l'une semblable à un regret ; la brume fait l'autre semblable à un renoncement... Venise à cet éclat des femmes au déclin et qui se fardent. Bruges cache sous sa coiffe de béguine des traits ineffables et diaphanes ».

Sans doute faudrait-il être indifférent à tout sentiment artistique pour ne point reconnaître que cette mélancolique langueur des eaux dormantes de Venise et de Bruges, - Bruges la Mote, soulignait Georges Rodenbach, - a sa beauté et son charme, qui ont séduit et inspiré de nombreux écrivains et de nombreux artistes.

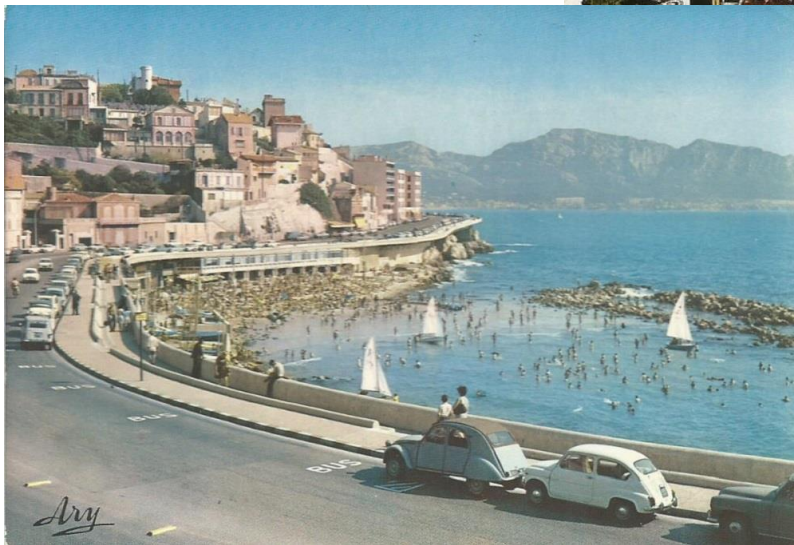
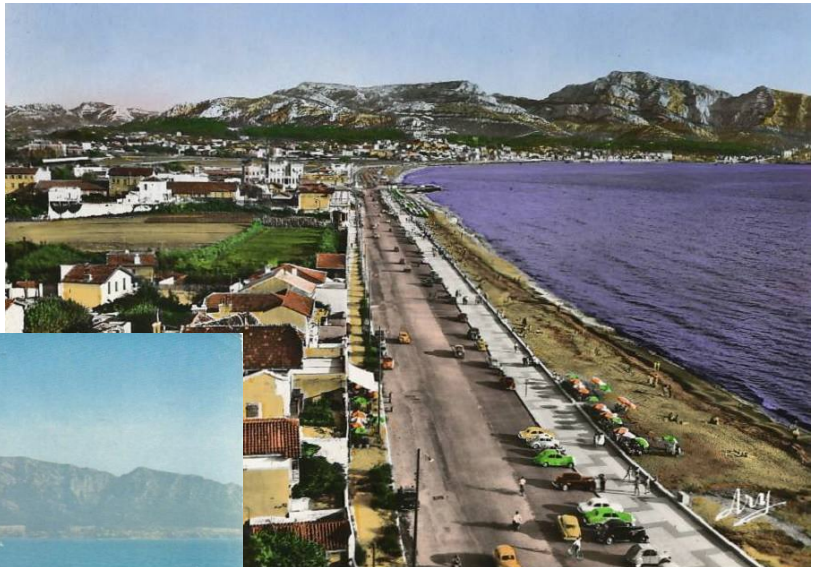


MARSEILLE — Pêcheur raccommodant ses filets



Mais quelle admirable chose qu'une mer pleine de vie et de mouvement, une mer dont les flots viennent battre les larges quais où se meurent et s'agitent du matin au soir des foules sans cesse renouvelées de travailleurs et de promeneurs, la mer de Marseille enfin !

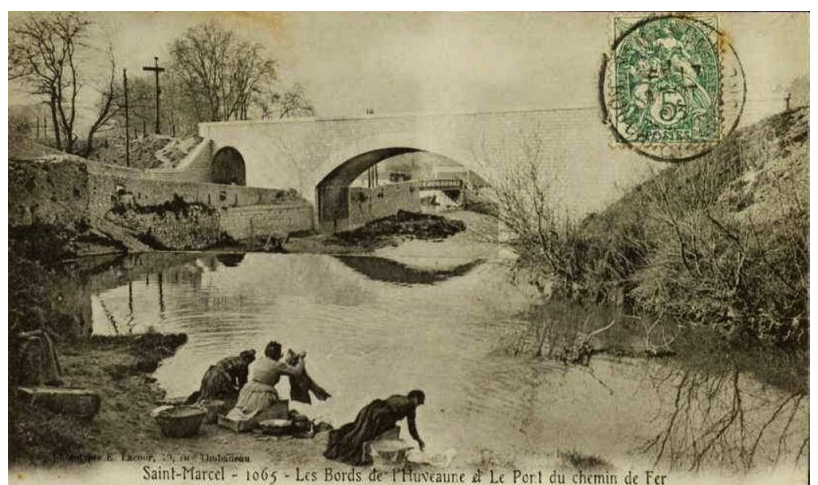
C'est assurément à notre mer et à notre cité que pensait Émile Magne lorsque dans son *Esthétique des villes*, il écrivait : « La ville a besoin de l'eau qui parle, qui marche et qu'agitent perpétuellement des sentiments contradictoires. L'eau projette en son flanc, les germes nécessaires à son engendrement de commerce et d'industrie. Elle y introduit la vie ». Oui, cette mer là c'est bien la nôtre. C'est bien la mer de Marseille, où à l'incessant mouvement des flots s'ajoute l'incessante animation de nos quais et de nos rues.



Voici d'ailleurs le frappant tableau à la plume qu'a fait de l'activité marseillaise Émile Magne dans l'ardeur de l'enthousiasme provoqué en lui par la grandeur d'un tel spectacle : « Quels vocables assez imagés traduiraient les bigarrures et les tonalités de Marseille, l'inextricable fouillis de son Vieux-Port, l'enchevêtrement pittoresque des voiliers assemblés en myriades avec les vapeurs fumants, l'imbroglio fabuleux des minces bateaux que les pêcheurs déchargent de leurs cargaisons frétilantes, les évolutions lentes, les départs majestueux, les arrivées lassées de flottilles, l'embaras splendides des transbordeurs des ponts tournants et des grues, les horizons mordorés ou se silhouettent (mot exact dans le texte d'origine) les jetées, les rocs, les phares et la vigie irréelle de Notre Dame de la Garde ?

Vers la Joliette, la frondaison (mot exact dans le texte d'origine) sans feuilles des mâtures s'éclaircit. Plus d'espace et plus d'air. Les navires gigantesques revenus d'Extrême Orient s'y endossent, présentant à la vague leurs bigues de proes aiguës. Ils somnolent, douloureux, harassés, les hublots éteints d'avoir trop regardé le soleil. Ils semblent ne plus rien sentir, ignorer que des équipes allègent leurs flancs des marchandises innombrables, frictionnent et lavent leurs reins, leur infusent la santé, la robustesse, la vie.

Vers la Joliette, la frondaison (mot exact dans le texte d'origine) sans feuilles des mâtures s'éclaircit. Plus d'espace et plus d'air. Les navires gigantesques revenus d'Extrême Orient s'y endossent, présentant à la vague leurs bigues de proes aiguës. Ils somnolent, douloureux, harassés, les hublots éteints d'avoir trop regardé le soleil. Ils semblent ne plus rien sentir, ignorer que des équipes allègent leurs flancs des marchandises innombrables, frictionnent et lavent leurs reins, leur infusent la santé, la robustesse, la vie.







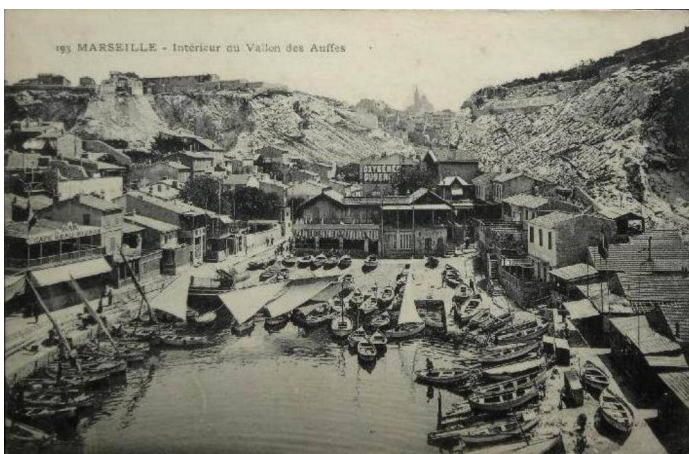
De la jetée qui agrippée au port de la Joliette, s'élançait vers la mer, Marseille apparaissait blonde dans le soleil si, de tous côtés, les usines ne crachaient pas leurs fumées. Néanmoins, l'astre accroche à toutes les vergues, à tous les bordages, comme Henri Martin le note en un tableau inoubliable, des lambeaux de son manteau d'or. Et la ville monte en bords successifs la colline qui l'abrite, dominée par les coupes de sa cathédrale et les bâtis de la gare Saint-Charles. Cependant, la beauté complète du port ne se révèle qu'aux heures de travail. De

toutes les ruelles convergentes, à l'aube, dégringolent les tauliers d'ouvriers. Ils débouchent en paquets qui, s'agglomérant, forment une foule, une marée, miroitante, où se mêlent les velours sombres, les cottes bleues, les cotonnades grises et les chéchias rouges. Peu à peu le défilé s'organise à travers la cohue des véhicules. Durant des minutes qui semblent des heures, cette multitude hurlante suit une direction occulte : puis elle se dissocie et c'est une débandade générale vers les hangars, les bateaux, les bâches goudronnées des marchandises. Un silence momentané se produit, puis le bruit recommence, différent, rythmé, semble-t-il, par d'invisibles métronomes... ».

Il n'est aucun de nos visiteurs qui puissent rester insensible à tant de beauté alliée à tant de grandeur. A propos du Vieux-Port je rappelais tout à l'heure qu'au siècle dernier et au commencement de celui-ci d'innombrables écrivains s'attachèrent à célébrer la mer et la vie de Marseille. Leurs descriptions sont trop connues pour que je songe à les reproduire ici. Mais je voudrais montrer que la gloire maritime et commerciale si vivante et pittoresque de Marseille s'est imposée à l'attention et à l'admiration de ceux-là même que l'on



aurait pu croire le plus indifférent à ce spectacle. « Je suis un homme pour qui le monde extérieur existe », se plaisait à dire Théophile Gautier, il était donc naturel que le bon Théo aimât le pittoresque marseillais et que le panorama de notre ville séduisît de même tous les amoureux du plein air. Mais il est significatif de remarquer que même les autres, je veux dire même ceux-là pour qui la vie intérieure compte plus que la vie extérieure, n'ont pu



demeurer indifférents devant le prodigieux spectacle de notre pittoresque cité. J'en trouvais ces jours-ci une preuve éloquente en relisant le journal et la correspondance de l'auteur des Horizons prochains et des Horizons célestes, de la Tristesse Humaine et de la Lèpre sociale : Valérie Boissier, qui épousa en 1837 le comte Agénor de Gasparin, petit-fils d'un député des Bouches-du-Rhône sous la Révolution. Alors qu'elle était encore jeune fille, en 1835 – elle avait vingt-deux ans, - Valérie Boissier, se dirigeant vers l'Italie, voulut s'arrêter à Marseille pour y avoir sa première révélation de la mer.

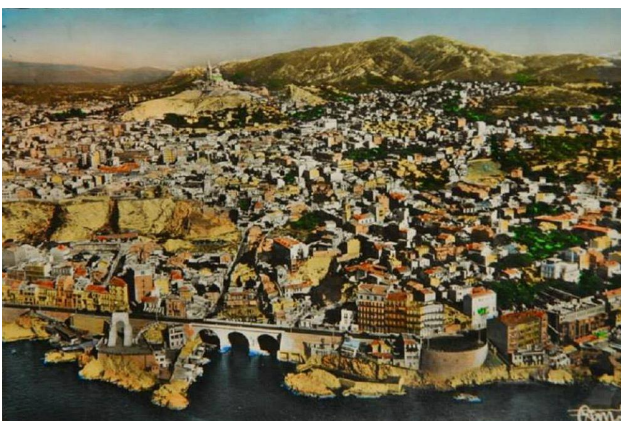


Cette Genevoise était une âme tendre et délicate, tournée vers le dedans et non vers le dehors, pas insensible pourtant aux beautés de la nature mais qui devait évidemment préférer la douceur des paysages champêtres de sa Suisse natale aux fracas et au tumulte des grandes métropoles maritimes et commerciales dont Marseille est la plus illustre. Mais la mer et même la rue de Marseille n'en firent pas moins comme par miracle sa conquête.



Pendant qu'elle effectuait sa descente du Rhône et que longeant sa rive elle s'approchait du littoral, Valérie Boissier, ne pouvait s'empêcher d'être profondément émue à la pensée qu'elle allait découvrir Marseille la mer dont le spectacle l'émerveilla.

« Sera-t-elle calme notait la jeune fille. La verrai-je agitée ? Les rives d'un promontoire arrêteront-elles mon œil ? Mes regards se perdront-ils dans l'immensité, là où l'eau et le ciel se confondent pour former une nuance incertaine ?... Ah que me font ces hameaux romantiques, ces cabanes, ces châteaux à demi-ruinés... La mer... C'est la mer que je veux. Postillons hâtez le pas de vos haridelles. Encore des montagnes, encore des bosquets d'oliviers, encore une ligne noire qui arrête mes regards. Et la mer. La voilà.



« A ce cri, on recule involontairement ; on se couvre le visage à deux mains, on sent qu'en cet instant, les prestigieuses rêveries du passé peuvent être anéanties : on les regrette, on leur dit adieu avec un serrement de cœur ; puis oppressé, haletant on s'avance, on demeure immobile ...et alors, oh alors, d'abondantes larmes s'échappent de vos yeux ; car le ciel au-dessus la mer en-dessous, c'est l'infini se réfléchissant dans l'infini, et la langue des hommes n'a pas de mots pour exprimer de pareilles images ».



Ne se contentant pas de contempler et d'admirer le spectacle de la mer, Valérie Boissier trouva un vif intérêt et un non moins vif plaisir à se promener dans les rues de Marseille et voici ses impressions : « Voilà comment la vie s'écoule à Marseille nonchalamment dans les rues ; voilà comment on demeure deux heures devant une marchande de pommes, et qu'on en perd trois à considérer des fleurs ; voilà comment une querelle, survenant entre quelques femmes de la halle, vous captive et que votre oreille se dilate à entendre ce patois original dont les mots vous parviennent accompagnés d'une pensée, grâce à l'animation des interlocuteurs ; voilà comment après une matinée employée à flâner on va sur le port dépenser le reste de la journée ; et voilà comment le soir, on n'a pas autre chose à dire, si ce n'est : j'ai vu des oignons, des écrevisses, des poires ; j'ai vu des marins, des vaisseaux, des femmes, des jarres de terre, des pains de sucre, des perroquets rouges, bleus, verts ; j'ai vécu, j'ai respiré, j'ai joui et je suis heureuse de ce bonheur de l'huître qu'un pêcheur avide n'a pas encore arrachée à ses joies négatives, à son rocher ».



396 MARSEILLE. — LE PONT DES AUFFES. — LL

Jame

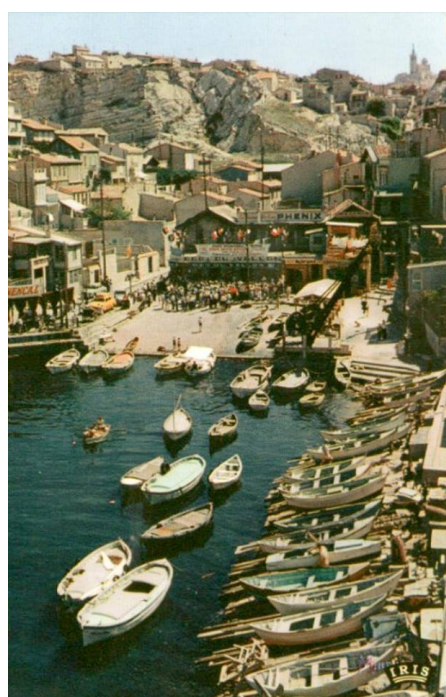
En ces journées passées à Marseille, on le voit, le monde extérieur exista bien réellement pour cette âme sentimentale qui, habituellement réfractaire aux préoccupations et aux agitations de ceux qu'elle appelait dédaigneusement les utilitaires et les réalistes, se plaisait le plus souvent à se perdre en des méditations profondes et en des rêves infinis : la jeune philosophe de Genève se trouva conquise par la vieille gloire de Marseille qui avait déjà remporté auparavant et qui devait encore remporter plus tard tant d'autres victoires.

Dans un discours prononcé en 1902 à Marseille à l'occasion d'une manifestation artistique, un ami et admirateur de notre belle et noble cité Xavier de Magallon, s'écriait éloquentement : « Je ne crois pas que plus d'ardeur joyeuse, plus d'élasticité jeune, plus de réserves puissantes brillent sur les traits d'aucune des héroïnes de Walt Whitman qu'aux joues fraîches de Marseille se livrant à la gaieté ou au travail. Regardez-la. Nulle lézarde à ses murailles, nulles ride à son front. Aucun de ses terrains abandonnés dans les banlieues qui marquent une vie qui se retire : en tous sens elle s'allonge et se déploie dans le lit glorieux que de la tête de Puget aux sommets de l'Étoile, des roches du Rove à celles d'Allauch, la nature a préparé à ses plaisirs et à ses enfantements. Une cité des plus antiques. Une cité des plus modernes. Une force qui a traversé les siècles intacts, croissant toujours et qui n'a pas donné encore, il s'en faut, la grande part des possibilités qui sont en elle... Telle est Marseille, telle est la vision qui fait qu'à l'évocation de ses destinées c'est vers l'avenir spontanément que l'on se tourne, et non vers le passé. Les destinées de Marseille, eh bien, mais c'est de développer les germes puissants qui sont en elle, c'est d'assumer tout le grand rôle que l'histoire de la nature lui assignent, c'est de s'adjuger définitivement la place qu'elle fut si souvent sur le point d'avoir et qui lui revient, la première, au bord de la plus civilisée des mers ».





Dans l'Étang de Berre, qu'il publia en 1915, admirable fresque vivante et lumineuse où défilent, non seulement les fameuses « trente beautés de Martigues » si particulièrement chères à son âme de fervent Martégau, mais aussi tant d'autres beautés harmonieuses de toute la Provence, Charles Maurras nous a fait en cette page toute frémissante d'enthousiasme et d'allégresse le superbe tableau du golfe et du port de Marseille que le voyageur émerveillé découvre subitement à la sortie du tunnel de la Nerthe et qui lui révèlent en un premier coup d'oeil la véritable splendeur de notre cité maritime.

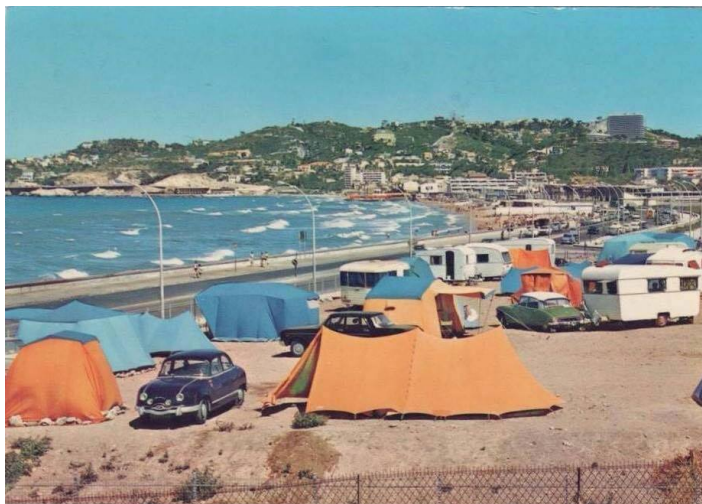


« ... Je songeais au chef-d'œuvre d'art industriel conçu par le génie des constructeurs du chemin de fer au débouché du souterrain de la Nerthe sur le golfe de Marseille. Tous les hommes civilisés qui sont sortis de leur pays ont vu cette gloire. Tous les yeux dignes de recevoir la lumière ont admiré, au sortir d'une ombre de sept mortelles minutes, l'éclosion radieuse de l'immense fleur d'azur tendre, ou parfois de chaudes améthystes, qui, se développant depuis les roches d'ocre et de feu, épanouit et roule son mouvement serein jusqu'au bord éloigné de la ville et de ses navires jusqu'aux écueils blonds et dorés portant une citadelle ou un phare, jusqu'à la roche étincelante de la Vierge gardienne, couronnée, presque auréolée par le diadème des eaux. Cette entrée de triomphe est seule digne de Marseille... »

Notre regretté confrère Elzéard Rougier, qui fut un amant passionné de la beauté marseillaise, a consacré au Vieux-Port, à ses barques et à ses quais, à ses marins et à ses pêcheurs un remarquable livre d'art où l'éloquence de la prose va de pair avec la magnificence des illustrations.



Pour achever de tresser la couronne de gloire que la mer ensoleillée a valu à Marseille, il me faudrait encore, il faudrait surtout rappeler les si précieux hommages qu'à tant de fois rendus à nos ports et à notre golfe l'Homère de la Provence, le grand Mistral. Lorsque, en l'inoubliable séance du 25 novembre 1882, il fut cordialement reçu à l'Académie de Marseille, Frédéric Mistral dans son discours de réception, dépeignit avec amour nos « vastes ports » où, disait-il, « les pavillons de toutes les nations voisinaient et fraternisaient » ; il évoque la radieuse image de notre golfe en lequel il se plaisait à voir « le miroir de la voile latine ». Son enthousiaste admiration l'amenait à conclure en ces termes « ...Reine de Provence, Marseille deviendra, c'est moi qui vous le dit, la capitale

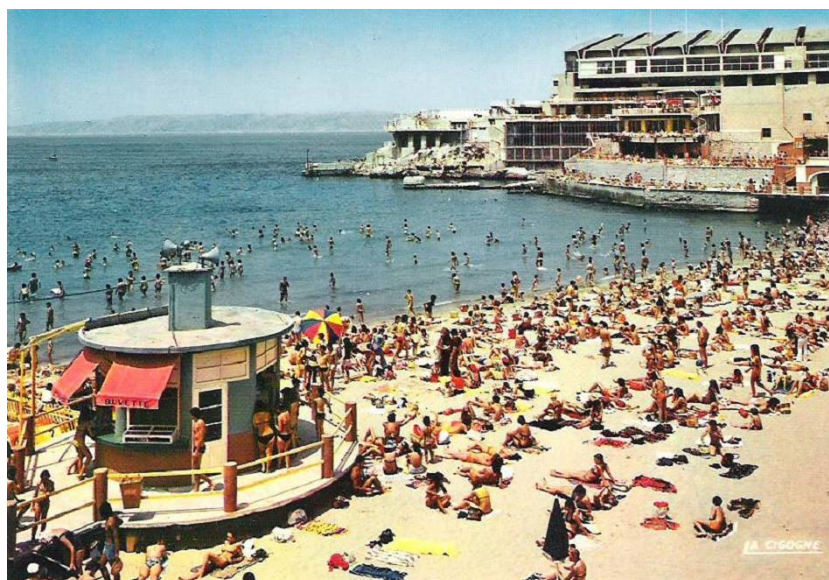


resplendissante de cet empire de lumière, de paix et de poésie que les Félibres appellent l'Empire du Soleil ». Et dans ses immortels poèmes, que de pages splendides seraient à citer. Mais la divine musique de la poésie mistralienne ne se fait-elle pas entendre harmonieusement dans la mémoire fidèle de tout bon Provençal ?

Enfin, est-il besoin d'ajouter que tous les peintres marseillais, ou, pour mieux dire, tous les peintres provençaux ont brossé à la gloire de notre Vieux-Port et notre golfe d'innombrables tableaux dont les uns de teintes et vaporeuses, nous montrent les eaux

marseillaises à la naissance du jour ou à la tombée du soir, et les autres, d'un vif et chaud coloris, nous montrent ces mêmes eaux pavoisées de voiles rutilantes éclaboussées de lumières éblouissantes sous l'éclat d'un triomphal soleil qui répand de toutes parts ses rayons d'or !

Les Marseillais ne se montreraient pas dignes des glorieuses destinées qui leur sont promises s'ils ne s'appliquaient pas à tout mettre en œuvre pour les réaliser hautement. Il dépend d'eux, il dépend de leur intelligence avisée et de leur volonté agissante que l'avenir apporte à la cité, dont ils sont si légitimement fiers, le couronnement moderne de son antique gloire. Si Venise est semblable à un regret et Bruges à un renoncement, on a le droit de proclamer que Marseille alerte et souriante, Marseille robuste et hardie, représente tout au contraire la vie bruyante et trépidante, la vie radieuse et laborieuse, tous les efforts et tous les élans de la vie en marche vers un triomphal avenir.



CAMILLE FERDY

REVUE MUNICIPALE N°24

Mars 1944